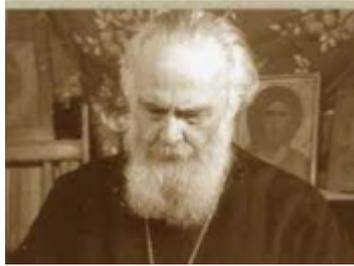


La prière du silence

Par Antoine de Souroge - Mgr Antoine (Bloom)



La prière est avant tout une rencontre personnelle avec Dieu. Peut-être en certaines occasions serons-nous conscients de la présence de Dieu, d'une façon souvent assez floue, mais il est des moments où nous ne pouvons nous situer devant lui que par un acte de foi, sans que sa présence nous soit d'aucune façon sensible. Ce n'est pas le degré de conscience que nous avons de sa présence qui compte, qui rend possible et féconde cette rencontre ; il y faut d'autres conditions, dont la plus fondamentale est que la personne qui prie soit vraie. Dans la vie sociale, notre personnalité présente des facettes diverses. La même personne apparaît telle dans tel cadre et tout à fait différente dans tel autre, autoritaire quand elle est en situation d'avoir à diriger, soumise dans sa vie conjugale, et différente encore au milieu d'amis. Tout être est complexe, mais aucune de ces personnalités fausses, ou partiellement fausses et partiellement vraies, n'est notre être véritable, celui qui est capable de se tenir en notre nom devant Dieu. Cela affaiblit notre prière, crée en nous un cœur, un esprit, une volonté divisés. Comme le dit Polonius dans Hamlet : " Sois vrai envers toi-même, et il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour, que tu ne pourras être faux envers quiconque. "

Découvrir ce qu'on est réellement, au milieu et au-delà de ces fausses personnalités, n'est pas tâche aisée. Nous avons si peu l'habitude d'être nous-mêmes en un sens véritable et profond qu'il nous semble quasi impossible de savoir par où commencer notre quête. Nous savons tous qu'il est des moments où nous nous approchons de cet être vrai ; nous devrions repérer et analyser soigneusement ces moments afin de découvrir de façon approximative ce que nous sommes réellement. Ce qui rend en général si difficile la découverte de la vérité sur nous-mêmes, c'est notre vanité ainsi que la façon dont elle détermine notre comportement. La vanité consiste à tirer gloire de choses dénuées de valeur, et à faire dépendre le jugement que nous portons sur nous-mêmes – et donc toute notre attitude envers la vie – de l'opinion de gens qui n'ont aucun titre à peser ainsi sur nous ; c'est un état de dépendance vis-à-vis des réactions d'autrui à notre propre personnalité. [...]

L'humiliation est l'une des voies par lesquelles nous pouvons désapprendre la vanité, mais si elle n'est pas acceptée de bon gré, l'humiliation peut au contraire, en avivant notre amour-propre, nous rendre plus dépendants encore de l'opinion des autres. Ce que disent saint Jean Climaque et saint Isaac de Syrie sur la vanité semble contradictoire : pour l'un, la seule façon d'échapper à la vanité est la fierté, la confiance en soi ; pour l'autre, la seule voie passe par l'humilité. Tous deux expriment leur opinion dans un contexte donné, et non comme une vérité absolue, mais cela nous permet de voir ce que les deux extrêmes ont en commun, à savoir que, fiers ou humbles, on ne se soucie pas des opinions humaines ; dans les deux cas, le jugement des hommes est récusé. [...]

L'autre remède est l'humilité. Fondamentalement, l'humilité est l'attitude de celui qui se situe en permanence sous le regard de Dieu, comme une terre offerte. Le mot humilité vient du latin humus, terre fertile. Le terreau est là, on ne le remarque pas, il va de soi, toujours présent, destiné à être foulé. Il est silencieux, caché, sombre et pourtant toujours prêt à recevoir la semence, prêt à lui donner substance et vie. Plus il est bas, plus il est fécond, car il ne devient réellement fertile que lorsqu'il reçoit toutes les scories du monde. Il est si bas que nul ne peut le souiller, l'abaisser, l'humilier : il a accepté la dernière place et ne peut descendre plus bas. Dans cette position, rien ne peut troubler la sérénité de l'âme, sa paix et sa joie.

Il est des moments où nous sommes soustraits à toute dépendance vis-à-vis des réactions d'autrui ; ce sont ceux de la profonde douleur ou de la joie délirante. Quand le roi David dansa devant l'arche (2 Sm 6, 14), bien des gens, dont Mikal, la fille de Saül, pensèrent que le roi se comportait vraiment de façon indécente. Sans doute sourirent-ils ou se détournèrent-ils, embarrassés. Mais il était trop plein de joie pour le remarquer. Il en va de même avec la douleur ; quand elle est authentique et profonde, la personne devient vraie ; elle oublie les poses et les attitudes, et cet aspect de la souffrance, la nôtre ou celle d'autrui, est précieux.

La difficulté, c'est que lorsque nous sommes véritablement nous-mêmes dans la joie ou la douleur, notre humeur et notre situation ne nous permettent pas de nous observer, de prêter attention aux traits de notre personnalité qui se manifestent alors ; mais il est un moment où, suffisamment engagés encore dans notre sentiment profond pour être vrais, nous sommes pourtant suffisamment dégagés déjà de l'extase de la joie ou de la douleur pour être frappés par le contraste entre ce que nous sommes à ce moment-là et ce que nous sommes d'habitude ; alors, ce qui est en nous profondeur et superficialité nous apparaît clairement. Si nous sommes attentifs, si nous ne passons pas, indifférents, d'un état d'esprit à un autre, omettant de saisir ce qui se produit en nous, nous pouvons apprendre progressivement à retenir ces traits caractéristiques de la réalité qui nous sont apparus durant un instant.

Beaucoup d'auteurs spirituels disent que nous devons chercher à découvrir le Christ en nous. Le Christ est homme parfait, totalement vrai, et nous pouvons découvrir ce qu'il y a de vrai en nous en découvrant ce en quoi nous lui ressemblons. Il est des passages de l'Évangile contre lesquels nous nous révoltons et d'autres au contact desquels notre cœur brûle en nous (Lc 24, 32). Si nous recherchons les passages qui provoquent en nous la révolte, comme ceux que de tout notre cœur nous croyons vrais, nous aurons déjà découvert les deux extrêmes en nous, en bref l'anti-Christ et le Christ en nous. Nous devons avoir conscience des deux types de passages et nous concentrer sur ceux qui sont proches de notre cœur, car nous pouvons affirmer avec sûreté qu'ils marquent au moins un point sur lequel le Christ et nous sommes apparentés, un point sur lequel un homme est déjà – certainement pas pleinement, mais au moins de façon naissante – un homme vrai, une image du Christ. Mais il ne suffit pas d'être affectivement touché, de donner un plein accord intellectuel à tel ou tel passage de l'Évangile ; les paroles du Christ doivent devenir vivantes en nous. [...]

Une personne devenue réellement " vraie " peut se tenir devant Dieu et offrir sa prière avec une attention absolue, l'intelligence, le cœur et la volonté unifiés dans un corps qui répond totalement aux injonctions de l'âme. Mais avant d'avoir atteint une telle perfection, nous pouvons cependant nous tenir en présence de Dieu, conscients de n'être qu'en partie vrais, et lui apporter tout ce que nous pouvons, mais dans le repentir, en confessant que nous manquons encore de vérité et que nous sommes donc incapables d'unité. À aucun moment de notre vie, que nous soyons totalement divisés ou en voie d'unification, nous ne sommes privés de la possibilité de nous tenir devant Dieu. À défaut de cette unité complète qui donne force et puissance à notre prière, nous pouvons nous présenter dans notre faiblesse, conscients de celle-ci et prêts à en supporter les conséquences.

Ambroise d'Optina, l'un des derniers starets russes, disait un jour que deux catégories d'hommes seraient sauvés : ceux qui pèchent et qui sont assez forts pour se repentir, et ceux qui sont trop faibles même pour se repentir vraiment, mais qui sont prêts, patiemment, humblement et avec joie, à porter tout le poids des conséquences de leurs péchés ; dans leur humilité, ils sont agréables à Dieu. [...]

Nous ne devons pas venir vers Dieu en vue d'éprouver des émotions diverses, ni pour connaître une quelconque expérience mystique. Nous ne devons nous approcher de lui qu'afin de nous trouver en sa présence, et s'il choisit de nous la rendre sensible, qu'il en soit loué, mais s'il choisit de nous faire expérimenter son absence, qu'il en soit à nouveau loué, car, ainsi que nous l'avons vu, il est libre de s'approcher de nous ou pas. Il est aussi libre que nous le sommes. Pourtant, lorsque nous ne recherchons pas la présence de Dieu, c'est que nous sommes préoccupés par d'autres choses qui nous attirent plus que lui ; alors que lui, s'il ne manifeste pas sa présence, c'est parce que nous avons quelque chose à apprendre sur lui, et sur nous-mêmes. Mais l'absence de Dieu que nous pouvons percevoir dans notre prière, le sentiment qu'il n'est pas là, est aussi un élément – et un élément important – de la relation.

Notre sentiment de l'absence de Dieu peut être le fait de sa volonté ; il peut vouloir que nous le désirions, et que nous apprenions combien sa présence est précieuse, en nous faisant faire l'expérience de ce que signifie la solitude absolue. Mais notre expérience de l'absence de Dieu est souvent déterminée par le fait que nous refusons la chance de prendre conscience de sa présence. Une femme qui avait fait usage de la Prière à Jésus pendant quatorze ans se plaignait de n'avoir jamais éprouvé le sentiment de la présence de Dieu. Mais quand on lui eut fait remarquer qu'elle parlait tout le temps, elle accepta de se tenir en silence pendant quelques jours. Et elle prit alors conscience que Dieu était là, que le silence qui l'entourait n'était pas le vide, l'absence de bruit et d'agitation, mais que ce silence était peuplé, que ce n'était pas quelque chose de négatif, mais de positif, une présence, la présence de Dieu qui se faisait connaître à elle en créant le même silence en elle. Et elle découvrit ainsi que la prière renaissait tout naturellement, mais ce n'était plus cette sorte de bruit discursif qui avait empêché jusque-là Dieu de se faire connaître.

Si nous étions humbles ou seulement raisonnables, nous ne nous imaginerions pas que, simplement parce que nous avons décidé de prier, nous allons connaître du premier coup l'expérience de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse ou de saint Séraphin de Sarov. Toutefois, ce que nous désirons ce

n'est pas toujours avoir l'expérience des saints, mais retrouver telle expérience que nous-mêmes avons précédemment connue ; pourtant cette nostalgie du passé peut nous empêcher de saisir ce qui se présenterait aujourd'hui très normalement sur notre chemin. Tout ce que nous avons pu éprouver appartient au passé, tout cela est lié à ce que nous étions hier, non à ce que nous sommes aujourd'hui. Nous ne prions pas en vue de provoquer je ne sais quelle délicieuse expérience, mais pour rencontrer Dieu, quelles que puissent en être les conséquences, ou pour lui remettre ce que nous avons à lui apporter, et le laisser en user comme bon lui semblera.

Rappelons-nous aussi que nous devons toujours nous approcher de Dieu en sachant que nous ne le connaissons pas. Celui vers qui nous devons nous tourner est le Dieu secret, mystérieux, qui se révèle comme il l'entend ; chaque fois que nous venons en sa présence, nous nous trouvons devant un Dieu que nous ne connaissons pas encore. Nous devons être ouverts à toute manifestation de sa personne et de sa présence.

Peut-être avons-nous appris beaucoup sur Dieu par notre propre expérience, l'expérience des autres, les écrits des saints, l'enseignement de l'Église, le témoignage de l'Écriture ; peut-être savons-nous qu'il est bon, humble, que c'est un feu dévorant, qu'il est notre juge, notre sauveur, et beaucoup d'autres choses encore, mais nous devons nous rappeler qu'à tout moment il peut se révéler tel que nous ne l'avons jamais envisagé, pas même dans ces catégories très générales. Nous devons nous situer devant lui avec révérence et être prêts à rencontrer qui nous rencontrerons, qu'il s'agisse du Dieu qui nous est déjà familier ou d'un Dieu que nous sommes incapables de reconnaître. Peut-être nous fera-t-il pressentir qui il est, mais cela pourrait être tout à fait différent de ce que nous attendions. Nous espérons rencontrer un Jésus doux, compatissant, aimant, et nous rencontrerons un Dieu qui juge et condamne, et qui refuse que nous nous approchions de lui dans l'état où nous sommes. Ou bien alors nous venons repentants, nous attendant à être repoussés, et nous trouvons la compassion. À toutes les étapes de notre croissance, Dieu nous est à la fois connu et inconnu. Il se révèle lui-même, et c'est dans cette mesure que nous le connaissons, mais nous ne le connaissons jamais complètement, il y aura toujours le mystère divin, un noyau de mystère que nous ne pourrions jamais pénétrer. [...]

Saint Athanase disait que la montée de l'homme vers la déification commence au moment même où il est créé. Dès cet instant, Dieu nous donne la grâce créée qui rend possible l'union avec lui. Du point de vue orthodoxe, il n'y a pas d'" homme naturel " auquel la grâce serait surajoutée. La première parole de Dieu qui nous tira du néant fut notre premier pas vers l'accomplissement de notre vocation, qui est que Dieu soit tout en tous et que nous soyons en lui comme il est en nous.

Il faut nous attendre à découvrir que le dernier pas de notre relation avec Dieu est un acte de pure adoration, face à un mystère dans lequel nous ne pouvons pénétrer. Nous grandissons dans la connaissance de Dieu année après année jusqu'à la fin de notre vie et nous continuerons de le faire durant toute l'éternité, sans jamais arriver à ce point où nous pourrions dire que nous connaissons enfin tout ce qui est connaissable de Dieu. Ce processus de découverte graduelle de Dieu nous conduit à nous situer à tout moment en ayant derrière nous notre expérience passée et devant nous le mystère du Dieu connaissable et encore inconnu. Le peu que nous savons de Dieu nous rend

difficile d'en apprendre davantage, car le plus ne peut être simplement ajouté au peu, étant donné que chaque rencontre apporte un changement de perspective tel que ce que nous connaissions avant devient presque faux à la lumière de ce que nous savons après.

Ceci est vrai de toute connaissance que nous acquérons ; chaque jour nous apprend quelque chose dans le domaine scientifique ou littéraire, mais le savoir que nous avons acquis ne prend un sens que parce qu'il nous conduit jusqu'à la frontière au-delà de laquelle il reste encore quelque chose à découvrir. Si nous nous arrêtons pour répéter ce que nous savons déjà, nous perdons notre temps. La première chose à faire, si nous voulons rencontrer le vrai Dieu dans la prière, est ainsi de nous persuader que toute la connaissance précédemment acquise nous a amenés à nous tenir devant lui. Tout cela est précieux et utile, mais si nous n'allons pas au-delà, notre connaissance devient évanescence, fantomatique, elle n'a plus de vie réelle ; il s'agit d'un souvenir, et l'on ne vit pas de souvenirs.

Dans nos relations avec autrui, inévitablement, nous ne tournons qu'une seule facette de notre personnalité vers une facette de la personnalité de l'autre ; cela peut être bon lorsque c'est un moyen d'établir le contact, mais cela devient mauvais si nous en profitons pour exploiter les faiblesses de l'autre. À Dieu aussi nous présentons la facette qui est la plus proche de lui, le côté de la fidélité ou de l'amour. Mais nous devons être conscients du fait que ce n'est jamais une facette de Dieu que nous rencontrons mais Dieu tout entier.

Quand nous prions, nous espérons que Dieu sera là comme quelqu'un d'effectivement présent, et que notre prière sera, sinon un dialogue, du moins un discours adressé à quelqu'un qui nous écoute. Nous avons peur de n'éprouver nulle présence, et d'avoir l'impression de parler dans le vide, personne n'étant là pour nous écouter, pour répondre, pour s'intéresser à ce que nous disons. Mais ce serait une impression purement subjective ; si nous comparons notre expérience de la prière avec nos contacts humains les plus quotidiens, nous savons bien que quelqu'un peut écouter très attentivement ce que nous disons, et que nous pouvons pourtant avoir le sentiment de parler en pure perte. Notre prière atteint toujours Dieu, mais il ne lui est pas toujours répondu par un sentiment de joie ou de paix.

Extrait de : Antoine Bloom,

Prière vivante, Cerf (FV 185), 1981.